

Origine de la marine japonaise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il se contentera de regarder votre chevelure. Et cela lui suffira. Immédiatement il saura quelle est votre maladie et vous indiquera le remède qui, infailliblement, vous guérira.

Et ces merveilles ne sont point contées comme une plaisanterie par notre confrère d'outre-Rhin. Toute la population du Hanovre croit à la science miraculeuse du père guérisseur par les cheveux. Sa rustique demeure est devenue le but de véritables et nombreux pèlerinages.

Heureux Hanovriens! Et les chauves du pays? Eux seuls doivent trouver ironique la puissance miraculeuse de leur compatriote.

(Petit Parisien.)

Origine de la marine japonaise.

En 1597, les Hollandais armèrent une petite flote pour explorer l'Extrême-Orient. Ils avaient pour premier pilote un Anglais nommé Adams.

Des cinq vaisseaux partis du port hollandais, un seul arriva au Japon. Ce fut celui où se trouvait Adams. L'équipage fut fait prisonnier; mais, en 1600, le Mikado, reconnaissant dans cet homme une intelligence supérieure, l'admit à sa cour.

Adams devint un personnage; il enseigna aux Japonais l'art de construire des vaisseaux sur le modèle européen, et se rendit tellement utile qu'on ne lui permit pas de retourner dans son pays.

Quoiqu'il fût déjà marié en Angleterre, il épousa une Japonaise, et, en mourant, il partagea la grosse fortune qu'il avait faite entre ses deux épouses.

Ce modèle des maris fut donc le vrai fondateur de la marine japonaise, qui fait tant parler d'elle depuis quelque mois.

Le templophone. — La ville de Birmingham vient d'inaugurer le templophone. Elle a fait établir, dans un des temples de la ville, à proximité de la chaire, un récepteur téléphonique semblable à ceux que l'on voit dans les théâtres.

Cette innovation, que l'évêque a approuvée, permettra aux fidèles qui ne peuvent se rendre au temple, pour raison de santé, de prendre part aux offices et d'entendre le sermon de chez eux, moyennant un abonnement spécial.

Pandore et brigadier.

Du *Figaro*, cette amusante anecdote : « Deux gendarmes, un beau dimanche, chevauchaient sur une terre princière où il y avait grande battue et nombreux invités de choix. Ils s'arrêtèrent à un bout de la ligne des tireurs, complétant agréablement le tableau et comptant qu'on ne les laisserait pas s'en aller sans leur remettre, comme c'est l'usage, les éléments d'un délicieux salmis.

A quarante pas des deux gendarmes, il y avait un très riche financier, mais beaucoup plus millionnaire qu'adroit tireur. Une compagnie passe : le riche financier met son fusil à l'épaule et tire un premier coup. Pas un perdreau ne tombe, mais un gendarme est atteint dans la partie mal protégée par les basques de sa tunique.

Un second coup prend à peu près la même direction. Cette fois encore, pas un perdreau n'est touché, c'est le second gendarme qui est frappé au même endroit que son camarade.

Le riche financier, qui a remarqué le coup, appelle un garde :

— Allez dire aux gendarmes qu'il y a un louis par grain de plomb.

A cette bonne nouvelle, les représentants de l'autorité vont à l'écart pour constater le résultat du tir. Et l'on entend la voix grave du brigadier qui fait cette remarque sévère à son subordonné :

— C'est tout de même raide que vous ayez reçu plus de grains que moi !

La *Famille*, de Paris, publie un intéressant article signé J. P., duquel nous détachons ce ravissant tableau de Constantinople :

La pointe que baigne le Bosphore forme un paysage peut-être unique au monde. Même la baie d'azur, où Naples trempe ses pieds, n'est pas comparable à l'immense coupe de saphir et d'émeraude, où se joue une mer éblouissante, sous un ciel bleu et rose, qui donne à Constantinople l'aspect enchanteur d'une cité des *Mille et une Nuits*. On y trouve, plus que partout ailleurs, le caractère dominant du peuple qui l'habite et de l'art qui est le sien. Les Turcs ont gardé de la vie primitive des pasteurs, qui longtemps fut leur vie, le goût instinctif des larges horizons, l'amour de la nature, des bois ombreux, des eaux vives, des fleurs éclatantes. Avec une intelligence très sûre, ils choisissent les plus beaux sites pour y bâtir leurs demeures et forcent l'art à seconder l'œuvre de la nature, sans lui permettre jamais de la déformer.

Rien ne peut rendre l'aspect de Constantinople vu du large. La ville grimpe en amphithéâtre sur sept collines merveilleuses, couvertes de bouquets de cyprès, de noyers et d'acacias. Les maisons bariolées de rouge, de brun, de gris, de bleu, les dômes des palais innombrables, les minarets de cent mosquées offrent un coup d'œil pittoresque. Mais le soleil de cette perle d'Orient, que les Turcs appellent Stamboul, est un magicien. Il faudrait, pour conserver l'illusion qu'il crée, ne pas franchir la porte de la ville, car, dès les premiers pas, le regret étirent l'âme. Le paradis se transforme en cloaque; les rues se contournent en zigzags bizarres, et, pour peu qu'on oublie de regarder le pavé, le pied s'enfonce dans des trous remplis d'une vase nauséabonde. Les maisons, dont les couleurs gaies rient sous le soleil, sont bâties en bois et en torchis; les intérieurs sont pauvres, les boutiques sans portes ni fenêtres, fermées, le soir, de simples planches. Il est vrai qu'en cet

heureux pays, la défiance est inconnue; la simplicité et la loyauté président aux relations sociales, et la parole d'un Turc vaut tous les actes notariés du monde. Dans les grands bazars, pleins d'incalculables richesses, on se garde néanmoins des flous, mais ces flous ne sont pas des Turcs.

La preuve du souvenir vivace que ce peuple garde de la vie pastorale se retrouve dans les constructions qui ont la forme des habitations nomades. Les kiosques de plaisance sont arrondis; le sérail, lui-même, c'est-à-dire le palais par excellence, d'après l'étymologie orientale du mot *serail*, est composé de tentes de bois doré, percées à jour et fermées de légers treillis.

L'ornementation en est plus que simple; l'art des constructeurs s'est borné à ménager des points de vue magnifiques aux sultans. On confond souvent le sérail et le harem. Ce dernier mot signifie *sacré*. C'est la demeure des épouses du souverain et nul n'en franchit le seuil. Celles qui l'habitent ont pour distraction unique la parure, la contemplation des vaisseaux qui, gracieusement, évoluent dans le port, et des barques si pittoresques de formes, qui filent comme des hirondelles au fil de l'eau. Les caïques, les prames, les mahonnes, les argosils emportent une foule parée et joyeuse aux îles ou bien à la promenade des Eaux-Douces d'Europe, où des groupes de femmes voilées avec soin fument sous les frênes le narguilé, en dégustant des sorbets et en mangeant des fruits.

Le point habité le plus froid du globe.

Voici l'hiver et chacun va s'accorder à déclarer qu'il fait un froid intolérable. Le mieux est, pour prendre patience, de songer qu'il y a, quelque part, des êtres humains qui ont à supporter de bien autres froidures. Sans aller jusqu'au pôle Nord, les frileux peuvent se transporter, en imagination, dans l'aimable localité — habitée, nous le spécifions — de Werchojansk, en Sibérie orientale.

Cette localité, vraiment sibérienne, est située sur les cartes, à 67° 34 de latitude nord et de 133° 51' de longitude est de Greenwich; son altitude est de 107 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le savant professeur Wild, de Saint-Pétersbourg, a eu le dévouement d'y observer et d'y noter la température pendant une année entière. Voici les moyennes qu'il a obtenues :

Janvier	—	53,1
Février	—	46,3
Mars	—	44,7
Avril	—	15,8
Mai	—	0,1
Juin	+	9,6
Juillet	+	13,8
Août	+	6,4
Septembre	—	1,6
Octobre	—	20,2
Novembre	—	40,1
Décembre	—	49,2

Moyenne de toute l'année, 19°3 au-dessous de zéro.

On ne peut se demander sans une